

AYEZ PITIÉ

Riches que le bonheur entre ses mains caresse,
O vous pour qui chaque heure est une heure d'ivresse.
Vous qui tissez avec des rayons tous vos jours,
De vos brillants salons qu'habite l'espérance,
Entendez-vous vibrer ces longs cris de souffrance
Qui s'élèvent de nos faubourgs ?

Entendez-vous, le soir, quand siffle la rafale,
Les sanglots étouffés, la plainte sépulcrale
Du pauvre qui regagne, en tremblant, son logis ?
Avez-vous quelquefois, en sortant des soirées,
Heurté, mourants de froid sur vos marches dorées,
Quelques vieillards en cheveux gris ?

Avez-vous, en passant sur nos places publiques,
Nonchalamment couchés dans des chars magnifiques,
Vu, couvert de haillons, courir derrière vous
Un enfant que la faim rend furieux, stupide ?
Avez-vous vu porter à sa lèvre livide

Du pain trouvé dans nos égouts ?

Avez-vous contemplé sur le seuil de vos portes
Des femmes les pieds nus, pâles comme des mortes,
Tendant vers vous leurs bras bleus et décharnés ?
Avez-vous remarqué leur désespoir farouche,
En voulant écouffer à leur sein, sur leur bouche,
Les sanglots de leurs nouveau-nés ?

Car, pour vous tous, l'hiver, c'est la saison dorée
Qui vient vous prodiguer, en maîtresse adorée,
Mille éblouissements dans vos logis bien clos ;
C'est l'époque des bals et des têtes splendides,
C'est un banquet sans fin où vos lèvres avides
Boivent l'ambroisie à longs flots.

Et—pendant que chez vous l'âtre toujours flamboie—
Vous ne pouvez savoir, plongez dans votre joie,
Combien le pauvre souffre en son réduit glacé.
Comme est amer le pain mangé par l'indigent...
Pour le savoir, il faut—une triste expérience—
Par l'infortune avoir passé !

Pourtant, au moment où je parle, heureux du monde,
La misère partout est, hélas ! si profonde.
Qui en y songeant je sens des larmes dans mes yeux...
Naguère l'on a vu des mères en démenue.
Pour quelques pièces d'or, maudite récompense.
Traîner leur fille aux mauvais lieux !

Oh ! je vous en conjure, écoutez ma parole,
Réveillez-vous ! Donnez, sans tarder, votre obole !
Accourez au secours de tant d'infortunés !
Donnez à l'orphelin, à l'infirme au front blême :
A la veuve, au vieillard, à l'homme méchant même :
Donnez à tous, à tous donnez !

W. CHAPMAN.

UN PÈLERINAGE

L'ILE-AUX-COUDRES

CHAPITRE CINQUIÈME

La Couarie.—L'Anse de Buttemont.—La Pointe du bout d'en bas de l'île — La Roche Pleureuse.—Naufrage du *Balkfoot* et de la *Rosalind*.—Tribut de reconnaissance.—Côte de la Baleine.—François Tremblay.—Un festin du temps passé.

I

—Quel est donc, Ulric, ce cri d'oiseau que nous entendons là-bas du côté de la Pointe de Roches ?

—Vous connaissez ce gibier aussi bien que moi, M. le curé.

Ecoutez ! il vous dit lui-même son nom : Couac ! couac ! couac !

—Quelle espèce de gibier est-ce ?

—C'est un oiseau qui ressemble au héron, mais il n'est pas aussi grand. Son plumage est jaunâtre et clair semé. Une fois plumé, il n'est pas plus gros que le poing : il est tout en pattes et en cou.

...On pourrait donc appliquer au couac ce qu'un nommé Lafontaine dit de son pareil :

"Un jour allait je ne sais où
Le héron au longs pieds emmanches d'un long cou."

—C'est précisément cela, M. le curé. Tenez, en voici un que les enfants du voisinage ont tué il n'y a pas longtemps. Ils l'ont accroché au bout d'une perche au bord du chemin, en signe de trophée.

La Pointe de Roches que nous laissons à notre gauche a été de tout temps le rendez-vous et le séjour favori des couacs. Ce bois retentissait jour et nuit de leurs cris désagréables : couac ! couac ! couac ! si bien qu'on a fini par l'appeler la Couarie. Il n'y a pas encore bien des années, ces gibiers venaient y couver par légions. Les enfants allaient par bandes les dénicher et ils emportaient les petits par grandes brochetées. Au sortir du nid, ils sont gras à fendre avec l'ongle : on les faisait accomoder et cuire en pâtes : les pâtes de couacs étaient le régal des enfants, mais il fallait manger cela en cachette, car malheur à ceux qui étaient découverts : on leur criait avec mépris : Mangeurs de

couacs ! C'est la plus grande insulte qu'on puisse adresser à quelqu'un.

J'avoue qu'il faut avoir du cœur comme les enfants, ou être affamé comme un goïland, pour se régaler avec des pâtes de couacs. Ça vous a la chair longue comme de la filasse. Et pourtant il n'y a pas beaucoup de monde dans l'île qui puisse se vanter de n'en avoir pas goûté au moins une fois dans sa vie.

—La chasse devait être abondante ici dans le temps passé.

—A qui le dites-vous, M. le curé ? Nous allons découvrir dans l'instant les battures du bout d'en bas. Eh bien ! je puis vous l'assurer, le printemps et l'automne, toutes ces grèves se couvraient de gibiers, grands et petits, depuis les canards et les oies sauvages jusqu'aux pluviers et aux alouettes. Il y avait même du loup-marin ; on les voyait se chauffer au soleil sur les Roches Perdues.

Derrière chaque gabion, il y avait un chasseur. Un coup de fusil n'attendait pas l'autre. Il y aurait de quoi faire une batture avec tout le plomb qui a été tiré ici. On peut quasiment dire que les enfants venaient au monde un fusil à la main. La chasse devenait une passion, et c'était un malheur, une perte de temps ; ça faisait négliger les terres. Mais aujourd'hui, tout cela a bien changé, le gibier est devenu rare et le goût de la chasse a diminué.

II

Pendant que nous devisons ainsi, la route s'allonge derrière nous. Nous voici rendus à la côte qui relie le chemin de la falaise à celui de la grève. Désormais, nous ne quitterons plus guère le bord de l'eau jusqu'au terme de notre pèlerinage. Notre voiture roule sur un beau sable fin, ou sur un gravier d'un ton gris-perle sur lequel la lame a laissé son empreinte en légères ondulations.

La scène a changé un peu d'aspect : nous pouvons mieux juger de la hauteur des coteaux de l'île. L'Anse de Buttemont, devant laquelle nous venons de passer, a été témoin d'une scène de naufrage dont je vous entretiendrai lorsque nous serons en vue de l'Anse de l'Attente.

Traversons le Ruisseau Rouge, qui prend son nom de la couleur du lit qu'il s'est creusé dans une couche de tuf roussâtre. Nous touchons à l'extrémité orientale de l'Île-aux-Coudres. La pointe rocaleuse qu'elle projette dans le fleuve laisse voir ses ossements arides à travers les taillis d'épinettes et d'arbustes qui l'ombragent.

Le chemin que nous suivons coupe cette langue de terre et contourne la base des rochers qui forment les contre-forts du rivage.

Nous ne franchirons pas la limite entre la côte du Nord et la côte du Sud de l'île, sans aller nous asseoir un instant, selon la coutume de tous les promeneurs, sur le bord de la Roche Pleureuse qui se cache discrètement sous la feuillée. Elle est assise au pied de l'escarpement dont le revers est festonné de mousse, de courants et de lianes émaillées de violettes des bois et de petites baies d'un rouge écarlate que l'on nomme *quatre-temps*, ou *rouget*. La Roche Pleureuse est ombragée d'une touffe d'arbres dont les écorces résineuses et aromatiques répandent dans l'atmosphère d'âcres parfums qu'il fait bon respirer. Leurs senteurs pénétrantes, mêlées aux vapeurs salines de la mer et aux émanations iodées des varechs, remplissent les poumons d'un air fortifiant et délicieux. Le silence et le calme de cette solitude parfaite, le ressac monotone des vagues sur les érons voisins, le souffle de la brise qui produit un sifflement tout particulier, lorsqu'elle, passe à travers les branches des sapins, des mélèzes et des épinettes, la fraîcheur de l'atmosphère, la sérénité du ciel, tout provoque au repos et à la rêverie. Un quart d'heure d'entretien ou de méditation sur la Roche Pleureuse élève involontairement la pensée des choses de la terre aux choses du ciel, des créatures au Créateur. Le firmament, la terre et les eaux, si admirables à contempler d'ici, racontent la beauté du monde invisible, par la beauté de ce monde visible dont celui-ci n'est que l'image.

La Roche Pleureuse ! mais d'où lui est

venu ce nom mélancolique ? Il est bien certain qu'elle n'a jamais versé d'autres pleurs que ceux de la pluie ou les larmes de la rosée.

Daucuns disent que cette appellation lui vient d'une source d'eau vive qu'on voit sourdre, en certains temps de l'année, à quelques pieds plus haut. En pleurant à travers la mousse, cette source arrose les flancs de la roche de ses larmes de crystal. On aura pris l'humidité dont elle se couvre pour une transudation de la pierre elle-même ; ce qui lui a valu le nom poétique de Roche Pleureuse.

III

—Dites donc, Ulric, comment s'appellent les deux petites anses que nous allons laisser à notre gauche en remontant par le sud ?

—La première s'appelle l'Anse des Grandes Mares ; on nomme l'autre l'Anse de l'Attente. Serait-ce parce que les embarcations peuvent y attendre le bon vent ou l'appoint de la marée ? C'est plus que je suis capable de vous dire.

Cette carcasse de navire qu'on voit là-bas, à moitié ensablée sur le bord de la grève, me rappelle que cette partie de l'île a été le théâtre de plusieurs naufrages. Trois navires, entre autres, sont venus s'échouer vers le même temps, l'un dans l'Anse de l'Attente, l'autre à la Prairie et le troisième dans l'Anse de Buttemont.

Ce fut une journée d'émoi et de mouvement dans l'île que celle du 27 novembre 1832. La plupart des habitants étaient rassemblés dans ces environs, et avaient les yeux attachés sur l'Anse de l'Attente, où se passait une scène de danger qui aurait pu coûter la vie à un grand nombre d'infirmités.

L'hiver avait été précoce cette année-là : dès la mi-novembre, le fleuve chariait déjà des champs de glaçons. Un brick anglais, la *Rosalind*, commandée par le capitaine Boyle, était parti de Québec avec une riche cargaison pour l'Angleterre. Dans la traverse de Saint-Roch, il fut saisi dans une banquise de glace et entraîné par les courants qui vinrent le jeter dans l'Anse de l'Attente. L'équipage s'y trouvait exposé aux plus grands dangers, si l'on ne venait en toute hâte à son secours.

C'était une belle occasion pour les gens de l'île de montrer leur humanité : ils ne furent pas au-dessous de leur réputation. Grâce à leurs courageux efforts et à ceux de leur curé, M. Asselin, qui s'était mis à leur tête, les naufragés et la cargaison de leur navire purent être sauvés sans accident.

Tous les marins, capitaine, officiers et matelots, hivernèrent dans l'île. Ils furent dispersés dans les maisons et traités avec un soin et une honnêteté dont ils ne perdirent pas le souvenir.

Si jamais vous passez par l'archevêché de Québec, vous pourrez voir le beau témoignage de reconnaissance que le capitaine et les propriétaires de ce brick firent parvenir au curé, M. Asselin, et que celui-ci a légué. Sur une magnifique aiguille d'argent, qui sert habituellement à la table de l'archevêque, on lit l'inscription suivante :

TRIBUT DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

OFFERT

PAR LES PROPRIÉTAIRES ET ASSUREURS DU

BRIG ROSALIND DE LONDRES, CAPITAINE BOYLE

AU

RÉV. MESSIRE ASSELIN, PTR., CURÉ DE ST. LOUIS

DE L'ISLE-AUX-COUDRES,

POUR AVOIR

PAR SON EXEMPLE ENCOURAGÉ SES PAROISSENIENS

À AIDER À SAUVER LE VAISSEAU ET SA

CARGAISON JETÉS PAR LES GLACES SUR CETTE

ISLE LE 27 NOVEMBRE 1832

ET POUR

SES BONTÉS ENVERS LES NAUFRAGÉS

PENDANT LEUR SÉJOUR SUR L'ISLE.

Les équipages des deux autres navires qui étaient venus s'échouer, l'un à la Prairie, l'autre, le *John Balkfoot*, dans l'Anse de Buttemont, hivernèrent également dans l'Île-aux-Coudres. Ils n'eurent pas moins à se louer que les marins de la *Rosalind* des services et de l'hospitalité des insulaires. Comme témoignage de reconnaissance, le capitaine Collins, du *Balkfoot*,

fit don à la fabrique de la paroisse d'une somme de deux cents piastres.

IV

Toute cette côte, depuis l'Anse de l'Attente jusqu'aux environs de la Pointe des Sapins, s'appelle la Baleine, à cause, paraît-il, d'une baleine qui autrefois, aurait été trouvée morte sur la plage. Ce fait n'est pas du tout improbable, car il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, un de ces énormes cétacés fut poursuivi jusque dans ces parages par un navire baleinier. Cette baleine, qui appartenait à une espèce que les Anglais appellent *finner*, fut tuée et dépecée aux environs des îles de Kamouraska, où une foule de curieux allèrent la voir. Elle mesurait, dit-on, soixante-dix ou quatre-vingts pieds de longueur.

Si l'après-midi n'était pas aussi avancée, nous pourrions arrêter en passant chez notre ami, François Tremblay, le même qui est venu à notre rencontre sur le cap de l'Ilette. Vous voyez d'ici sa maison qui occupe un site gracieux, au soleil levant, sur la crête du coteau.

—Excusez, M. le curé, si je vous interrompt, dit Ulric Bouchard ; mais François Tremblay nous attend. Il ne me pardonnerait pas si je vous laissais passer devant lui sans monter la côte. Quand nous l'avons quitté, ce matin, sur la Pointe de l'Ilette, il m'a dit à l'oreille qu'il comptait sur nous, et qu'il nous offrirait une bouchée à notre passage.

—Ah ! c'est différent, mon cher Ulric. Il faut arrêter alors. Promesse oblige. Montons.

Dès que nous avons franchi le seuil de la maison, nous avons la preuve que François Tremblay s'attendait à nous recevoir. Sa table est mise : il nous a fait préparer une collation qui nous paraît d'autant plus à propos que la fatigue de la voiture, le grand air nous ont ouvert l'appétit.

Le menu de ce goûter est fort simple : deux jattes de lait couvert d'une crème épaisse, un pain de ménage qui s'étale tout frais dans l'*oragan*, une bouteille de sirop d'érable, et quelques *ingots* dans une assiette. On nomme ici *ingot* des cornets de sucre du pays. Serait-ce une corruption du français *lingot* ? On appelle oragan en langue sauvage une espèce de panier en écorce de bouleau qui sert ordinairement de corbeille au pain.

Pendant que nous savourons une tasse de ce laitage riche et succulent que donnent les troupeaux qui broutent les pâturages d'automne après la coupe des foins, la conversation ne languit pas : François Tremblay est un causeur.

—Les anciens de vos familles qui venaient visiter l'île n'auraient pas été satisfaits pour si peu, nous dit-il, en s'excusant de son modeste repas. Ils avaient un autre appétit que ceux d'aujourd'hui. Les constitutions de nos jours ne valent pas celles d'autrefois. Il y avait plus de misère, mais aussi plus de capacité. On ne sait plus ce que c'est que travailler et manquer.

Je me souviens d'avoir vu dans mon jeune temps les grands festins du temps passé. On a peine à le croire à l'heure qu'il est. Imaginez trente ou quarante gros mangeurs autour d'une table. Il n'y avait pas grande cérémonie, mais ce qu'on avait était offert de grand cœur ; chacun s'asseyait comme il pouvait. Les chaises n'étaient pas communes dans les maisons. De chaque côté de la table deux billots qui supportaient une planche servaient de siège. Ça et là quelques chaises ou un coffre. Le reste des convives se tenaient debout. Autour de la table étaient rangées quelques assiettes de plomb, ou de grosse faïence ; on était riche quand il y en avait pour tout le monde, ce qui n'arrivait pas souvent. Les rares fourchettes étaient réservées pour les femmes.

On ne voyait pas de couteaux sur la table. Chaque convive portait le sien dans une gaine de cuir attachée à sa ceinture. Le couteau de poche était l'instrument indispensable de nos pères, ils ne s'en séparaient jamais. La lame large de deux doigts avait été fabriquée par le forgeron du voisinage. Le manche, long et recourbé, était l'œuvre du propriétaire lui-même, qui l'avait travaillé selon son goût et